

Recherches sociographiques



Dany FOUGÈRES (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 2 vol., 1596 p.

Nicolas Kenny

Volume 54, Number 2, May–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018296ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018296ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kenny, N. (2013). Review of [Dany FOUGÈRES (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 2 vol., 1596 p.] *Recherches sociographiques*, 54(2), 364–366. <https://doi.org/10.7202/1018296ar>

L'unité de l'ouvrage tient à la vie même de Desjardins ainsi qu'à son œuvre ; il n'y a pas de thèse centrale, peu de références aux grandes questions qui font l'objet de débats dans l'historiographie du Canada français. À quelques reprises, l'anachronisme du vocabulaire trahit la volonté de réinscrire Desjardins dans le monde contemporain, soit comme « intellectuel », « philanthrope » ou « entrepreneur ». Or même si c'est manquer d'égards envers ce militant du catholicisme social, le lecteur, qui croule sous une masse de citations extraites de lettres, d'articles, de brochures et de rapports, n'en est pas trop offusqué.

Le conservatisme d'Alphonse Desjardins pourrait appartenir à ce que l'historien des droites françaises au 19^e siècle, René Rémond, nomme le type autoritaire, par opposition à la droite contre-révolutionnaire ou encore la droite libérale. Ce courant fut notamment incarné pendant le Second Empire par Frédéric Le Play, ingénieur des mines et sociologue. Il allie ordre et progrès industriel, c'est-à-dire l'industrie sans le libéralisme, le progrès social sans l'individualisme. Pour Desjardins, cela voulait dire le renforcement de la famille et de la nation par l'association. Ce conservatisme conjugue au présent anti-libéralisme et industrie rurale. Sur ce point, Errol Bouchette, Léon Gérin, eux aussi fonctionnaires à Ottawa, et Édouard Montpetit furent les héritiers intellectuels d'un Antoine Gérin-Lajoie et d'un Étienne Parent, ce que l'auteur ne mentionne pas. Il passe aussi sous silence les liens entre la pensée de Le Play et celle de Léon Gérin. Ils furent tous préoccupés par la grande saignée vers la Nouvelle-Angleterre et l'encombrement des professions. Le curé Antoine Labelle, colonisateur du Nord, fait figure d'héritier, et aussi de pionnier ayant pour sa part troqué la plume contre la hache. C'était une solution infrapolitique aux questions nationale et sociale. Desjardins était une critique de l'intervention de l'État, il croyait au *self-help*, à l'association volontaire des membres des classes laborieuses par la coopération et la mutualité. Le mouvement social ne devait pas prendre la voie d'une lutte contre le capital mais celle de la construction de nouvelles solidarités sous d'anciennes formes culturelles, c'est-à-dire la famille et la paroisse.

Au fil des pages, le lecteur ne peut que s'émerveiller de ce « curieux produit de culture » que sont les caisses populaires ainsi que de leur floraison soudaine et massive au début du 20^e siècle. Et il ne peut que prendre la mesure de la vie d'un missionnaire laïc et l'activité débordante d'un propagandiste de la coopération au service des siens.

Jean GOULD

Jean.gould@rocler.com

Dany FOUGÈRES (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 2 vol., 1596 p.

Au retour d'un séjour à Montréal en 1916, le poète anglais Rupert Brooke évoquait son impression d'une ville formée « de banques et d'églises. Les citoyens de cette ville passent le plus clair de leur temps à accumuler du capital dans ce monde-ci ou dans l'autre », déclarait-il avec un humour teinté de dédain (p. 1290). Si cet ouvrage, dirigé par l'historien Dany Fougères et rédigé par plus d'une trentaine de

spécialistes de différentes disciplines, ne se prive pas de ces perles qui en agrémentent la lecture, il parvient, pour la plupart, à évacuer les lieux communs pour présenter un Montréal en mouvement, en rapport avec l'autre et l'ailleurs, et dont l'identité même est façonnée par le « va-et-vient perpétuel de gens, de biens et d'idées » (p. 12). C'est d'ailleurs en misant sur le lien entre l'espace physique et son peuplement que ce fort attendu 21^e ouvrage de la collection « Les régions du Québec » de l'INRS cherche à saisir le développement de Montréal depuis l'époque des premiers habitants à aujourd'hui. Délaissant les découpages chronologiques conventionnels, le livre privilégie plutôt une approche inspirée de la géographie humaine et de l'histoire environnementale, lui permettant de tracer des continuités insoupçonnées et de marquer de nouvelles ruptures en fonction de l'occupation et de l'exploitation du territoire et des façons dont les réalités spatiales ont de tous temps façonné l'économie, la gouvernance, la culture et les rapports entre groupes sociaux.

Si certains contributeurs adoptent cette approche territoriale plus résolument que d'autres, celle-ci débouche néanmoins sur des interprétations novatrices. Une des plus grandes forces de ce positionnement est sans contredit la manière dont la région dans son ensemble est intégrée à l'analyse. On dresse ici le portrait d'une agglomération débordant largement du cadre municipal de la ville-centre et – de manière encore plus marquée au 20^e siècle à raison de routes, de ponts et d'aéroports – de sa forme insulaire. Cette vision large de ce que constitue « Montréal » permet aux auteurs de faire état de réalités sociales et économiques liées à la dispersion des Montréalais bien au-delà du noyau historique de la ville, de montrer sur une échelle plus étendue l'impact sur le milieu urbain de plusieurs temps forts de l'histoire québécoise et canadienne (telles la colonisation française puis anglaise, l'industrialisation massive, l'immigration internationale et plus récemment la mondialisation de l'économie, du savoir et de la culture) et de situer la spécificité des quartiers, des municipalités, des banlieues ou des arrondissements à l'intérieur d'un ensemble certes plus structurant que... cohérent ! Enfin, l'approche territoriale rend possibles certaines analyses originales plus ponctuelles à l'intérieur des différents chapitres. Notons l'exemple de l'agriculture dans la région, présentée par Stéphane Castonguay non pas comme la chronique d'un long déclin, mais plutôt comme « une transformation de pratiques d'occupation du sol et une réinvention de rapports à un environnement agricole façonné par l'activité humaine » (p. 611).

Tout en fournissant de riches possibilités interprétatives, l'approche préconisée a cependant certaines limites, surtout lorsque le territoire et sa gestion semblent prendre plus d'importance que les hommes et les femmes qui l'occupent. À s'étendre, par exemple, sur la kyrielle de structures administratives municipales à s'être succédés au fil des époques ou sur les tractations entourant les divers épisodes d'annexion, le livre raconte, par moments, l'histoire d'une ville gérée, plutôt que celle d'une ville vécue. Certaines sections font, par ailleurs, déferler les données statistiques, désincarnées de leur contexte humain, alors que dans un chapitre sur la technologie, la multiplication de grandes entreprises dans la région est synonyme de « réalisations » et de « succès », sans questionnement sur leurs possibles conséquences sociales ou écologiques. En effet, c'est surtout lorsque les habitants de la ville eux-mêmes sont placés en relation avec l'espace, et entre eux, que l'ouvrage est le plus convaincant. Ainsi Mario Polèse nous rappelle-t-il que le potentiel économique est aussi une affaire de « l'attachement des Montréalais à leur ville »

(p. 1004), tandis que Laurent Turcot raconte les rumeurs et scandales ayant fait vibrer la ville au 18^e siècle, que Magda Fahrni évoque les tribulations du quotidien en temps de guerre ou que Daniel Latouche, Guy Bellavance et Christian Poirier brossent le portrait d'une effervescente scène culturelle de 1920 à nos jours.

Allant au-delà du seul effort de synthèse, déjà considérable, Fougères et son équipe contribuent à l'historiographie montréalaise en proposant aussi des recherches nouvelles, s'appuyant sur des sources inédites. Il est donc étonnant de ne pas retrouver de bilan historiographique, ne fût-ce que pour mieux faire ressortir l'originalité du présent ouvrage. La participation d'un grand nombre d'auteurs permet d'approfondir l'analyse à travers des incursions plus détaillées dans une foule de sujets précis. Le choix des thèmes est généralement judicieux, bien que certaines omissions puissent surprendre. Par exemple, si les femmes et les Montréalais issus des communautés culturelles sont mentionnés à travers les deux tomes, aucun chapitre n'est consacré spécifiquement à leur apport au développement de la ville (à l'exception peut-être du très pertinent texte sur les banlieues de l'immigration). Quant aux autochtones, la continuité suggérée par leur désignation comme « de lointains ancêtres » et les « fondateurs du Québec » (p. 44) est pour le moins étonnante. Présentées dans un premier temps par le prisme des premiers archéologues blancs du 19^e siècle, les Premières Nations sont visibles dans la section sur la Nouvelle-France, mais semblent ensuite disparaître complètement de la trame historique de Montréal et sa région. Enfin, certains auteurs restent étonnamment attachés à la notion de « cloisonnement » culturel qui a longtemps dominé le regard historique sur Montréal. Que ce soit en matière de philanthropie ou de vie culturelle, nul ne doutera du rôle des tensions entre groupes ethniques et linguistiques dans le développement de la ville. Cependant, la féconde approche territoriale mise de l'avant au sein même du livre permet de s'interroger sur la centralité que doit encore prendre ces lignes de démarcation dans notre compréhension de l'histoire de Montréal. Le Monument national est-il vraiment moins « national » du fait d'avoir, dès ses débuts, abrité des troupes de théâtre anglophones et yiddish (p. 788, 798) ? N'en est-il pas d'autant plus montréalais ? Cet ambitieux ouvrage se fixe des objectifs innovateurs auxquels il parvient bien à répondre. Il reste à souhaiter que son appel pour une histoire de Montréal plus englobante, mouvante et ouverte sur l'autre puisse être encore plus largement entendu.

Nicolas KENNY

Département d'histoire,
Université Simon Fraser.
Nka26@sfu.ca

Clarence EPSTEIN, *Montreal City of Spires*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 2012, 270 p. (Coll. Patrimoine urbain.)

Cet ouvrage étudie l'architecture religieuse à Montréal pendant la période coloniale britannique, comblant ainsi une lacune de l'historiographie. L'historien de l'art et de l'architecture, Clarence Epstein, présente une cinquantaine de lieux